L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 18 avril 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	60	13
Midi.....	72	20
3 P. M.....	74	21
6 P. M.....	74	21

La Hongrie contre l'Autriche.

L'opinion publique en Hongrie est très irritée. Ni les menaces de François-Joseph d'abdiquer, ni la reprise du pouvoir par le comte deKhuen Hedervary, ni le rescrit royal n'ont calmé les esprits et amené l'apaisement. On continue à réclamer la révision immédiate de la loi militaire et son application conformément à la Constitution hongroise et non à la conception du souverain.

La presse hongroise se montre particulièrement excitée. On lit dans le "Pesti Hirlap:"

"Le droit de voter les recrues est un droit exclusif de la nation. Quant au droit du souverain, la nation ne doit y voir, d'après la constitution, que la manifestation de sa propre force et volonté. C'est, en effet, la nation qui a conféré au Roi les droits souverains. Et si nous avons reconnu par la loi le droit d'héritage au trône à la dynastie des Habsbourg, nous n'avons renoncé et ne renoncerons jamais au droit d'établir les formes de ce règne et gouvernement".

Dans un autre article, le même journal exhorte tout le pays à la résistance et dit que tous les partis doivent s'unir maintenant et combattre l'ordre venu de Vienne, qui est la négation même de la Constitution et par suite de l'indépendance politique de la Hongrie.

Le *Magyaroraszag* dit:

Les comitats, les villes libres et toutes les institutions doivent protester contre cette interprétation illégale et anticonstitutionnelle de la loi des recrues, car elle rend illusoire l'indépendance même de la Hongrie.

Les autres journaux protestent contre le Conseil des ministres hongrois tenu à Vienne. Ils disent que c'est une autre atteinte grave à la liberté et à l'indépendance politique du pays. La Constitution stipule, en effet, que les Conseils des ministres hongrois doivent se tenir sans exception à Budapest et que dans le cas contraire ils n'ont aucune valeur en Hongrie.

Le *Független Magyaroszag* dit:

Derrière les belles phrases du rescrit royal se cache l'intention formelle de déjoder la Constitution hongroise.

La dictature militaire et l'absolutisme semblent rester les seuls moyens auxquels les Autrichiens puissent recourir pour obtenir l'augmentation du contingent et le maintien de l'effectif de l'armée. Mais les suites de pareilles mesures seraient désastreuses en Hongrie.

Enfin on prête à M. Khuen Hedervary l'intention de dissoudre la Chambre hongroise le mois prochain et de remplacer, à la présidence, M. Navay, qui refuserait de recourir à la violence pour briser l'obstruction du comte Tieza.

Les Bandits en Auto

L'Arrestation de Carrouy.

Paris, 5 mars.

Carrouy est arrêté! Telle est la nouvelle que les camelots, vers neuf heures du soir, ont hurlée dans les rues de Paris. Et il n'était passant qui n'achetât un journal, et n'essayât de le lire sur-le-champ, à la clarté d'un bec de gaz.

La nouvelle était exacte. Carrouy a en effet été arrêté, dans une gare de la banlieue, par M. Jouin. Sans doute la besogne de la police n'est pas terminée. Et déjà le chef de la Sûreté déclare que, pour être mêlé à la sinistre bande qui fait trembler Paris, Carrouy n'a pourtant pas pris une part effective aux assassinats. Mais cette capture donne néanmoins satisfaction à l'opinion, et tous les honnêtes gens, hier, se sont réjouis.

La poursuite du bandit.

M. Jouin avait appris que Carrouy se cachait dans la banlieue sud de Paris. Un propos imprudent échappé, dit-on, à une sœur du malfaiteur, avait mis les agents sur la voie. Le sous-chef de la Sûreté partit en automobile avec le brigadier Colmar et six inspecteurs. Il fouilla minutieusement le Grand-Montrouge. Et puis, de nouvelles indications lui furent transmises: Carrouy circulait sur la route, à bicyclette.

M. Jouin retrouva sa piste, en effet, sur la route de Choisy, à la Croix-de-Berny. Mieux, il aperçut de loin le bandit qui pédalait fort tranquillement. Mais il eût fallu, pour l'arrêter à ce moment, courir à travers champs. Et l'opération eût échoué. L'automobile policière fila à grande allure sur la route. Mais, tout à coup, l'homme disparut. Ce fut une grande émotion. Les inspecteurs se demandaient où il avait pu passer. Heureusement la trace fut retrouvée à Fresnes-les-Rungis. Carrouy était passé fort paisiblement devant la grande prison.

L'automobile repartit, et l'on sut bientôt que le bicycliste avait été vu se dirigeant vers la gare de Lozère. Les policiers s'y rendirent aussitôt, et là, dans la salle d'attente, penché vers un guichet, ils virent l'homme qu'ils cherchaient.

L'arrestation.

Ils ne perdirent pas de temps à se consulter. M. Jouin et l'inspecteur Rohaure se jetèrent sur lui, le "ceinturèrent", pour employer l'argot des boxeurs, et avant qu'il eût pu tenter une résistance sérieuse, Carrouy était terrassé et ligoté.

On le fouilla et on trouva deux revolvers chargés de 16 balles. Une somme de 150 francs fut également recueillie dans la poche de son pantalon. Cette opération fut menée avec une rapidité extraordinaire et sans que Carrouy put opposer une grande résistance; il n'en eut d'ailleurs pas le temps.

Cette arrestation avait eu lieu devant une vingtaine de personnes; mais aussitôt la nouvelle se répandit et la foule arriva pour lyncher Carrouy. Une scène violente se produisit alors, plus dramatique que celle de l'arrestation elle-même, car il fallut protéger le misérable sur lequel les habitants s'acharnaient.

La lutte fut violente et si Carrouy s'en tira sans dommage, il n'en fut pas de même des inspecteurs de la Sûreté qui reçurent quelques coups assez violents.

L'inspecteur Sevêtre, qui avait reçu, au moment de l'arrivée de Soudy à la gare du Nord, un coup de poing dans les mêmes circonstances, fut de nouveau atteint par un des agresseurs de Carrouy.

La foule criait "A mort!" des poings se levaient et, pendant vingt minutes, la petite gare de Lozère fut le théâtre d'une scène fort tragique.

Au bout d'une demi-heure, on arriva cependant à porter Carrouy dans l'automobile qui attendait devant la gare et qui partit aussitôt pour Paris.

Carrouy ne semblait pas abattu. Il causa avec M. Jouin. Il dit, sur un ton gouailleur;

—Hein? c'est une belle capture? Vous devez être content? Seulement, je ne dirai pas où je demeure ni où j'ai demeuré. Je ne veux pas compromettre les personnes qui m'ont logé.

Toutefois, comme on approchait du Dépôt, il devint grave. Il dit:

—La prison me fait peur.

—Bah! répondit M. Jouin. Vous étiez obligé de vous cacher et de rester enfermé la plupart du temps. C'est à peu près la même chose.

—Oui, mais je chantais, je causais.... Chaque jour de prison est un jour de mort.

Astres noirs.

M. l'abbé Th. Moreux, dans "Touche à Tout," parle des "astres noirs".

"Nous connaissons des quantités de soleils noirs faisant partie de systèmes stellaires plus ou moins complexes.

"La plupart des étoiles dont la lumière subit de grandes variations d'éclat en un temps relativement court sont des étoiles doubles très serrées, couples formés par l'association d'un soleil brillant et d'un soleil noir éteint depuis des milliers de siècles, mais continuant à tourner son corps sans vie autour d'une ardente fournaise. Lorsque le disque obscur de cet ancien soleil passe devant son étincelant compagnon, la lumière de ce dernier s'affaiblit peu à peu, et le phénomène est parfois si bien étudié que non seulement les astronomes prévoient ces lointaines éclipses à un centième de seconde près, mais encore calculent les masses et les volumes de ces astres jumelés pirouettant l'un autour de l'autre à des distances effrayantes. Ces soleils noirs, qui ont "vécu leur vie", comme on disait au grand siècle, sont légion dans le ciel, et nous sommes loin de les avoir tous catalogués. Dans le cas, en effet, où un autre obscur continue sa course, isolé de ses voisins, rien ne peut nous en faire soupçonner la présence. Or, si un tel autre s'avançait vers nous depuis des siècles ou suivait une trajectoire identique à celle de notre soleil, avec une vitesse plus grande, nous serions dans un cas analogue à celui qui se présente sur nos voies de chemins de fer, où le mécanicien d'un rapide doit inspecter l'avant et l'arrière.

"Notre soleil peut donc fort bien rencontrer sur sa route un autre soleil éteint, et c'est une fin du monde qui, pour n'avoir pas été souvent envisagée, est pourtant tout à fait vraisemblable."

Elle aurait le mérite de la brièveté.

Influences.

Que notre énergie et notre bien être soient sensibles à l'état de l'atmosphère, cela ne vaut pas la peine d'être dit. Les gens nerveux le savent mieux que personne; leur amabilité, qui s'élève avec le baromètre, se déprime avec lui. Mais d'autres influences, beaucoup plus mystérieuses, agissent aussi sur notre économie. C'est du moins ce que prétend le professeur Trabert, météorologiste autrichien, dans le "Naturwissenchatt-Wochenschrift." D'après lui, les jours de la semaine nous seraient inégalement favorables; cela serait démontré par de nombreuses observations faites par des savants sur eux-mêmes et par les maîtres d'école d'Inspruck sur leurs jeunes élèves. La santé humaine, dit M. Trabert, évolue dans un cycle qui correspond à peu près à celui de la semaine. Pour les adultes, les meilleurs jours sont le samedi et le dimanche; les moins bons, le mardi et le vendredi. Dans la jeunesse studieuse, le lundi marque l'apogée et le samedi, le déclin. D'autre part, les après-midi ne valent pas les matins. Chaque jour de la semaine, conclut le professeur, exerce donc sur l'état d'esprit d'une classe une action dont il faut tenir compte dans l'établissement des programmes scolaires. Rien de plus juste. On voudrait seulement savoir si la théorie est fondée et sur quoi elle repose. On se demande d'abord pourquoi les mêmes jours n'ont pas les mêmes effets sur les enfants et les adultes. Que les écoliers travaillent mieux le lundi que le samedi, c'est peut être par la même raison qui les rend plus attentifs le matin que l'après-midi. Le lundi, ils sont plus près du repos de la veille; le samedi, ils en sont plus loin. Sans accuser de leurs défaillances le jour de la semaine où l'heure du jour, c'est peut-être seulement la fatigue qu'il faut en rendre responsable. En y réfléchissant, on trouverait pour les grandes personnes la même explication. Leurs meilleurs jours sont le samedi et le dimanche. Or, le dimanche, tous les adultes prennent des vacances qui commencent souvent dès le samedi. Le mardi est mauvais parce que vingt-quatre heures de travail représentent déjà un fardeau appréciable; le vendredi est pire encore, parce que cinq jours de sarmenage constituent presque une imprudence. En résumé, c'est le travail qui, à première vue, paraît le vrai coupable. Pour déterminer nettement l'influence des différents jours, il conviendrait de renouveler l'expérience sur la semaine des gens qui ne font rien. La doctrine de M. Trabert vaut d'ailleurs qu'on la vérifie; il serait bien commode de connaître les jours fastes et néfastes.

Défendez-nous!

Défendez-vous!

Paris, 2 avril.

L'émotion qui s'est emparée de Paris à la nouvelle des crimes perpétrés par des chauffeurs qui semblent être encore les bandits de la rue Ordener prouve, par son exagération même, dans quel désarroi moral se trouvent les esprits, et à quels dangers de décomposition générale et de découragement national nous courons si, d'accord avec le gouvernement, les Chambres ne prennent pas, à bref délai, les mesures les plus énergiques.

On rencontrait hier trop de gens apeurés qui proclamaient la faillite de l'ordre à propos des tueries commises sur la route de Montgeron à Lieusaint, cette fameuse voie sur laquelle fut assassiné, en 1796, le courrier de Lyon; et les plus effrayés proclamaient que nous en étions revenus aux attaques à main armée de l'an IV.

N'exagérons rien: les routes sont plus sûres qu'en ces époques lointaines, mais le sentiment d'effroi que nous constatons est plus violent parce que nous assistons à des phénomènes sociaux de décomposition que nos pères n'avaient jamais vus; ce ne sont plus, d'ailleurs, des diligences, ce sont des automobiles que l'on arrête et des mécaniciens que l'on tue. Le progrès a sa marque en toutes choses: cependant il ne faut pas que les découvertes de la science soient uniquement appliquées par les criminels et dirigées exclusivement contre les braves gens: et c'est à cette constatation cynique que nous serions bientôt conduits si des réformes profondes n'étaient pas accomplies en toute hâte dans l'ordre matériel et dans l'ordre social, tout à la fois.

Dans l'ordre matériel, il est impossible de tolérer plus longtemps l'insuffisance numérique des gardiens de la paix de Paris et de la gendarmerie départementale. La bravoure des agents de M. Lépine est aussi peu discutable que la valeureuse ardeur de leur grand préfet: ils affrontent avec héroïsme jour et nuit les périls publics ou cachés; mais il faut renforcer leurs effectifs, relever leurs traitements, améliorer leur armement, leur donner les moyens les plus perfectionnés de se défendre contre les bandits et mettre à leur portée tous les progrès d'un siècle fertile en merveilles.

C'est à ne pas croire! La préfecture ne peut communiquer que par le télégraphe public avec les surveillants des portes de Paris; le téléphone est inconnu dans la plupart des bureaux, et lorsque le chef de gare d'Asnières a voulu prévenir hier les autorités compétentes, il lui a fallu trente-cinq minutes pour obtenir une communication qui était devenue dès lors sans intérêt. Quant aux services de la Sûreté, ils ne disposent même pas d'une voiture automobile et nous nous étonnons qu'ils ne puissent poursuivre les voleurs d'auto!

Voilà quelques-unes des réformes matérielles qui s'imposent immédiatement.

La réforme morale est encore plus urgente: mais elle est plus difficile parce qu'elle tient à la désorganisation mentale dont notre pays se meurt.

Les hommes qui nous défendent au prix de leur vie ne trouvent aucune des protections que l'on prodigue aux coupables ou aux condamnés: il n'y a pas d'amnistie pour eux, pas de sursis ni de grâce. Les parlementaires ont de faveurs que pour ceux qu'ils craignent: ils n'ont donc rien à redouter de ces braves qui n'ont d'autre manière de voter pour eux que de mourir pour leur défense! Les grands parmi leurs maîtres ou parmi les magistrats sont bafoués à la tribune: M. Jaurès fait comparaître le procureur général comme un coupable; M. Combes interroge M. Bulot comme un accusé; et un agent qui s'est défendu contre un apache est traité comme un accusé s'il l'a tué.

Les braves gens méritent vraiment d'autres égards.

Au nom d'une fausse liberté qui ne profite qu'aux bandits, les Chambres laissent vendre, à tous les coins de rue, des revolvers, des fusils et des cartouches: au nom d'une absurde sensiblerie qui ne favorise que le crime, elles font construire pour les malfaiteurs, des prisons plus séduisantes que l'atelier; au nom d'une stupide peur, elles rejettent les dépenses de la relégation. La protection de l'honnête homme n'est nulle part, l'autre est dans tout: c'est la décomposition, la capitulation, l'anarchie partout.

Il faut se méfier des brusques sursauts que peut avoir, en un jour d'inquiétude, une nation aussi mal défendue.

Et puisque nous avons par bonheur, en ces heures pénibles, des ministres d'énergie et d'action, souhaitons que des réformes rapides, profondes, courageuses soient pratiquées en toute hâte, qui rétablissent au moins la confiance dans les esprits et la sécurité dans la rue ou sur les routes. Il est grand temps. Défendez-nous! Défendez-vous!

Le français tel qu'on le parle.

Un père de famille patriote profite de "notre magnifique réveil national" pour inviter les chapeliers à remplacer, sur les bérets d'enfants, les inscriptions "Red, Star, Firelss," etc, par des noms de chez nous, écrit un chroniqueur parisien. L'idée est excellente et il est hors de doute que "Lorraine, Bretagne" et "Provence" seraient mieux à leur place sur de jeunes têtes françaises. Le même père de famille pourrait demander aussi qu'on traduise en français le langage des sports, ou exercices physiques, qui tiennent aujourd'hui une si large place dans les programmes scolaires. Les jeunes lycéens ne parlent plus que le "match", de "footing", de "foot-ball", de "wonderland", de "cross-country". Ils sont "knocked out", reçoivent des "upper cuts" ripostent par des "shoots". Est-ce qu'il n'y a pas dans nos dictionnaires des mots moins étrangers pour exprimer tout cela? Or bien le sport est il choisi si mystérieuse qu'on n'en puisse parler dans le langage commun? On le croirait à lire dans une feuille spéciale le compte rendu d'un dimanche sportif. L'auteur évite autant que possible l'affectation des termes britanniques; mais son français n'en est guère plus intelligible aux vulgaires mortels. Après avoir décrit un assaut de boxe, disserté sur les poids lourds et légers, sur les "poids coqs" et les "poids mouches," il raconte une partie de "foot-ball" entre les "équipes première" du Club sportif de V.... et l'Association sportive de Z.... "A la première mi-temps, V.... joue avec le vent et le jeu est égal. Les avants de chaque équipe attaquent à tour de rôle; cependant Z..... ne parvient pas à marquer tandis que les V.... rentrent deux buts. A la seconde mi-temps, le jeu se modifie. Les demis et les avants de Z.... font voir de jolies combinaisons et l'on a l'impression que leur équipe va égaliser et gagner. Mais non; c'est encore V.... qui marque successivement trois buts, après avoir fait trois incursions seulement dans le but de Z...., décidément mal défendu par l'indolence de son gardien. Ce résultat ne décourage pas les Z.... qui redoublent d'ardeur; mais leurs "shoots" nombreux ne sont pas assez précis. C'est C'est tout au plus s'ils, marquant trois buts, ils arrivent à sauver l'honneur." "Shoot" et "foot-ball" à part il, n'y a là que des mots français; mais, on ne sait pour quelle cause, le lecteur ordinaire ne comprend pas très bien.

THEATRES.

ORPHEUM.

L'excellent programme de vaudeville donné cette semaine à l'Orpheum continue à attirer la foule.

Plusieurs intéressants numéros seront présentés la semaine prochaine par la direction de ce théâtre, entre autres La Titcomb, "la chanteuse à cheval" que notre public a déjà eu l'occasion d'applaudir la saison dernière.

Ce nouveau programme sera inauguré lundi après-midi.

TULANE.

Les places pour les deux concerts qui seront donnés dimanche au Tulane par l'orchestre Herbert ont été mises en vente hier matin au contrôle de ce théâtre, et à en juger par la façon dont elles sont enlevées, il y aura foule en matinée et le soir.

L'ABEILLE
DE LA
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition-Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE!!

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

$15.00..Un an | $7.50..6 mois | $3.50..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.00..Un an | $2.00..6 mois | .25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont deux droits. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 60 Commencé le 8 février 1912

LE Chasseur Maudit

GRAND ROMAN INEDIT

Par ELY MONTCLERC

SECONDE PARTIE

V

Suite.

—Personne, murmura-t-il, tu as raison. Il ne faut accuser que la fortune adverse.... pour le moment. Que disent les journaux?

—La victime est une jeune fille: Rose Bertrand, femme de chambre chez.... qui tu sais. Elle en réchappera.

L'assassin Charles Quénu a été arrêté tantôt.

Vaudreuil traça dans le vide un geste brutal.

—Tant pis pour cet imbécile! qu'il se débrouille! Occupons-nous de nos affaires.

—Tu décides?

—Que le troisième acte va commencer. Attention le rideau se lève! Et cette fois, nous tenons le dénouement!

—Je l'espère bien! approuva Saint-Oynan.

Ceci se passait une semaine après les événements racontés plus haut.

Il était neuf heures du soir environ. Le temps était délicieux.

Son travail achevé, Mme Julie, l'infirmière, alla bavarder un brin avec le concierge. Naïc achevait de ranger la vaisselle.

—Venez-vous, Naïc? lui demanda Julie.

—Non ma fine, merci bien.

J'vas écrire chez nous, et vous savez, j'suis pas bien forte sur l'écriture, alors il me faut longtemps.

—Comme vous voudrez!

L'infirmière s'installa avec le père Bousquet sur le pas de la porte.

Les quatre marronniers plantés dans la cour étaient en fleurs; il faisait tiède, des parfums de sève nouvelle rôdaient, jamais les étoiles n'avaient scintillé davantage.

—Quelle belle soirée! fit le concierge, ça vous ragaillardit pas, mame Julie?

—Ma foi oui, c'est chic le printemps.

—On pense à un tas de choses de quand on était jeune.

Je me rappelle une sente qu'il y avait près de chez nous à Joigny.

—Vous êtes de Joigny, papa Bousquet?

—En plein, même que je suis né au pied de la côte Saint-Jacques, où on récolte de bien bon vin.

Cette sente était étroite et bordée d'une double haie d'aubépine. Au mois de mai ça sentait bon! Ah! nom d'une pipe! et l'odeur des roses, du syringa, des iris....

Quand venait le soir, on aurait dit que les fleurs s'unissaient pour lancer dans l'air tout leur parfum à la fois.

Ça me grisait, figurez-vous, et rien que de me souvenir je sens, oui, parole, je sens les aubépines de mon pays.

C'est comme le rideau de peupliers qui se trouve en haut de la côte. Chaque jour à la tombée de la nuit, je restais longtemps à regarder cette longue rangée d'arbres qui avaient des formes si drôles.

Les uns on aurait dit des personnes, ça me faisait peur des fois, mais je m'obstinais à regarder. Comme ils doivent avoir grandi les peupliers de la côte Saint-Jacques, depuis quarante ans que je ne les ai pas vus!

Et l'Yonne qui se promenait à travers les champs, si claire, si brillante sous le soleil! Et....

—Père Bousquet, railla Julie, nous serons encore là demain matin, si vous vous mettez à raconter vos souvenirs.

—Quand vous aurez mon âge vous serez pareille.

La route qui est derrière soi se trouve beaucoup plus longue que celle qui reste à parcourir. Alors on aime la regarder.

Le temps de son enfance, c'est le meilleur temps, ma fille.

—Pour vous, peut-être, parce que vous étiez à la campagne; c'est frais, c'est joli.... le plus pauvre y trouve du bon temps.

Mais moi, une Parigote! J'ai jamais quitté Paris ou si peu.... C'est bien juste si je connais Versailles et les bois de Ville-d'Avray.

Toujours vivre dans des casernes noires, puantes, sentant la misère! ... loger à quatre dans deux chambres grandes comme un mouchoir de poche.

Vrai y a pas de quoi être ému en se rappelant ça....

Jamais je n'ai été plus heureuse que depuis mon entrée au dispensaire.... et je ne demande qu'à y rester.

—Moi aussi, parbleu! seulement on cause.

Un homme apparut derrière la grille. Il appuya son visage contre les barreaux, et appela à mi-voix:

—Père Bousquet!

—Quoi qu'il y a? répondit le concierge en se levant.

—Voulez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît? J'ai quelque chose à vous dire. Quelque chose de pressé.

Julie escorta le portier. Celui-ci entre-bâilla la grille. Juste de quoi livrer passage à l'inconnu.

C'était un grand gaillard. Il portait un pantalon de velours à côtes très râpé, une large ceinture rouge s'enroulait autour de son reins. Par là-dessus, un gilet noir comme en ont les charbonniers.

Sa coiffure consistait en une casquette à pattes de lapin. Ses cheveux durs et poussiéreux lui mangeaient le front, descendant très bas sur la nuque. En guise de cravate, il avait un foulard de coton qui lui cachait le cou.

Son visage était entièrement mâchuré, et cela faisait ressortir étrangement la clarté froide de deux prunelles grises à reflets d'acier; ses mains étaient aussi sales que sa figure. Une forte moustache brune ombrageait sa lèvre supérieure.

—Père Bousquet, répéta l'homme en portant la main à sa casquette, j'suis envoyé par mon patron pour vous dire quelque chose.

—Votre patron? Il me connaît?

—Attendez, c'est moi qui vous connais.... pas lui.

J'suis employé aux chantiers du Nord, vous savez bien le grand entrepôt de charbon?

Le concierge secoua sa tête grise.

—J'sais, j'sais, que j'sais rien.

—Moi je connais, intervint Julie, et alors?

—Alors, ma brave dame, mon patron avait un chien, un joli fox terrier dont tout le monde raffolait.

—Si c'est que vous l'avez perdu, j'suis sûr et certain qu'il n'est pas ici.

—Non, vous allez voir, Loloil s'appelle Lolo—Lolo devenait tout triste, il ne mangeait plus..

On se tourmentait, la patronne parlait d'aller chez le vétérinaire, le patron disait non à cause de la dépense.

Oui, mais voilà que ce matin, Lolo s'est jeté sur un de mes camarades qui voulait lui donner à boire, et l'a salement mordu. On a couru chez le vétérinaire, Lolo était enragé.

—Mauvaise affaire, grogna Bousquet. Et alors?

—Alors, on l'a abattu, et mon copain est à l'Institut Pasteur pour s'y faire soigner.

—Tout ça m'explique pas ce que vous voulez, mon garçon?

—Laissez-le donc dire, fit Julie, que ce récit intéressait.

—La rage, reprit l'homme, c'est une maladie pas rigolote, hein?

—Je vous écoute. Seulement, depuis Pasteur, on en guérit.

—On en guérit, on en guérit .... Pas toujours.

Enfin, tout ce que je sais, c'est qu'il vaut mieux ne pas l'avoir. Voilà pourquoi je suis venu vous prévenir.

—Mais, se récria le concierge, puisque votre chien est abattu et que....

—Oh! là! là! père Bousquet, que vous êtes pressé!

Lolo, ben quoi, il ne mordra plus personne, mais il y a autre chose. Il y a que vous avez un joli petit chat blanc que tout le quartier connaît.

Julie se mit à rire.

—Et comment! toutes nos malades lui font des mamours! Ah! si on voulait le donner, il ne manquerait pas d'amateurs.

—Justement. J'l'ai vu souvent qui se baladait dans la cour, ou sur le pas de la porte.... et je crois bien.... oui je crois bien que c'est avec lui que Lolo s'est battu l'autre matin.

L'infirmière s'écria, effrayée:

—C'est donc ça qu'il avait du sang! et qu'il était blessé au cou....

Voilà déjà plusieurs fois qu'il disparaît des vingt-quatre ou quarante-huit heures. On y faisait guère attention parce que.. parce que Pussy est un coureur .... Mais....

—Ah! bon Dieu de bois! grommela le vieux portier, il ne